Revue générale : la sociologie moderne

Autor(en): **Lenoir, Raymond**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **16 (1928)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380143

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE GÉNÉRALE

LA SOCIOLOGIE MODERNE

De tous temps, dans toutes les sociétés, la possession et l'exercice du pouvoir sont liés d'une manière trop intime à la puissance pour ne pas apparaître comme mystérieux. Dans les sociétés dites civilisées comme dans les sociétés dites primitives, ils sont objet de connaissance conservée et transmise par des groupes conquérants au sein de sociétés secrètes. Les sociétés dites primitives doivent-elles au tourbillon des migrations une activité spirituelle plus intense ; pour la sujétion des aborigènes, l'appropriation du sol, l'hétérogamie, les envahisseurs cherchent et trouvent des raisons qui s'expriment en autant de mythes et de rites. Révélés à ceux qui sont assez riches pour avoir les « yeux ouverts », ils attestent, par leur caractère composite, la variété d'influences historiques excluant presque toute spontanéité. Les groupes humains présentent-ils une densité suffisante pour échapper au mouvement de va-et-vient que rythment les saisons et s'enraciner au sol? Les conditions de vie en commun deviennent l'objet d'une réflexion subtile qui s'unit aux considérations sur le monde et aux observations sur les astres. Les groupes d'origine différente affrontés au cours des temps deviennent des castes et des classes distinguées par les obligations et les privilèges, unies par une κοινή. Ils s'ordonnent suivant une hiérarchie qui tend à reproduire la hiérarchie céleste attestée dans des mythes à la gaucherie grandiose. Partout l'essentiel des événements humains se dénude. Les peuples se rencontrent comme les étoiles, la lune

et le soleil, suivant qu'ils sont plus ou moins versés dans les connaissances astronomiques, plus ou moins anciens dans la science du monde. Bien des traditions disent cette opposition harmonieuse qui apparaît dans les rites, dans la frappe des monnaies d'or et d'argent. Les cultes locaux des cités d'Ionie, de Grèce continentale et de Grande Grèce disent cette fragmentation, reflet d'un ciel étoilé. L'action profonde et continue de la Crète, fondatrice de Lacédémone, d'Argos et de Messène, donneuse de lois, ne parvient pas à en réduire la force secrète. La sympathie et la discursion des philosophes ioniens n'ose en embrasser le mystère. Sans doute eût-ce été un crime d'ἀσέβεια, jusqu'au moment où la poussée des Perses vers la mer, l'exode des Ioniens en Grande Grèce font aux hommes tenus à l'écart des collèges sacerdotaux un devoir de vérité.

Alors les détenteurs des connaissances, initiés à une société secrète analogue sur bien des points aux sociétés mélanésiennes et américaines, révèlent à demi les conditions de la vie en société. Les groupes humains divisés en classes d'âge demeureraient barbares, si des hommes ne s'inspiraient de la συμφωνία, de l'ἁρμονία et du ῥυθμός que révèlent la contemplation du ciel et l'étude des tables d'observations tenues à jour depuis des siècles dans la Chaldée. En εἰδότες, en πεπαιδευμένοι, ils savent que les ἀριθμοὶ, priment les passions. L'ordre et l'arrangement du ciel et du monde ne sont l'ouvrage ni du hasard ni des hommes. Ils imposent aux groupes humains des relations numériques aussi inflexibles que les relations numériques présidant aux révolutions des astres. Ils attestent l'ἰσονομία δυνάμεων. Ils ordonnent la loi du talion. Ils maintiennent les inégalités des conditions et ne font qu'exprimer leur respect des variétés humaines quand ils assimilent la Δίκη à la « figure géométrique qui seule, conserve égales les démonstrations du carré, alors que les dispositions des formes varient à l'infini et que celles-ci sont arrangées de façons dissemblables les unes à l'égard des autres. Ils recueillent, comme dans toutes les sociétés orientales, la prévision de l'avenir politique à la lecture des γράμματα maniés suivant l'ἰσόψηφια et des ἀριθμοὶ. Leurs réticences, les comparaisons qu'ils empruntent à la géométrie et à l'arithmétique sont souvent de nature à dérouter les commentateurs prenant pour analogie ce qui n'est que relation. Ils unissent à la théorie

la pratique et s'emparent du pouvoir partout ils le peuvent. Quand, vers le milieu du cinquième siècle, un mouvement d'origine incertaine, dirigé par Cylon, provoque l'incendie de συνεδρια des Pythagoriciens dans plusieurs grandes villes et la disparition des principaux personnages dans chaque cité, leur rayonnement est assez grand pour que l'ordre survive à la dispersion.

Ce ne sont pas seulement tous les philosophes de la Grèce continentale, pour la plupart initiés ; ce ne sont pas seulement les Néo-Pythagoriciens qui publient des περὶ πολιτείας. C'est la pensée grecque tout entière qui en maintient l'esprit pendant le moyen âge dominé par l'empire de Charlemagne et l'empire de Byzance. Au cours des siècles, empire d'Occident et empire d'Orient se fragmentent, qui entraînent les révolutions, les incertitudes, le malaise des peuples rêvant d'une union perdue. Pour dominer les luttes et les guerres menaçant les groupes implantés en Europe, en plein christianisme, certains ordres religieux, certains hommes sentent la nécessité des rappeler aux esprits les harmonies du monde. Ils prédisent avec Campanella l'avènement d'une république chrétienne conforme à la promesse faite par Dieu à sainte Catherine et à sainte Brigitte. Ils subordonnent le pouvoir aux puissances. Ils établissent le gouvernement d'après le cours des astres et les phénomènes célestes. Ils prédisent les vaisseaux et galères qui naviguent sans voiles et sans rames, les vaisseaux aériens. Ils réforment le calendrier. Ils essaient de ruser avec le destin sidéral. Et de quelque élan d'imagination qu'ils décrivent la Cité du Soleil entrevue, ce sont toujours des rites pythagoriciens ; ce sont aussi des modes de vie communs aux Jésuites, aux Frères Mineurs et aux Capucins.

A leur suite, depuis Bacon, les philosophes modernes unissent d'une manière complexe et subtile les réflexions sur les arts mécaniques à l'étude des sciences et la méditation métaphysique. Plus prudents à mesure que se consolide le pouvoir et que se font plus intransigeantes les Eglises à demi affranchies de l'universalité romaine, ils affectent de renier l'astrologie et de tenir pour barbares les pratiques des Médicis. Ils n'en continuent pas moins de transmettre une doctrine. Les découvertes peuvent surgir dans les arts et les sciences ; les beaux arts peuvent fleurir ; les guerres peuvent imposer aux états d'Europe les dévastations. Rien n'altère l'admirable continuité qui se révèle entre l'étude de

l'homme et l'étude du monde à partir des astres, de leurs révolutions et de leur influence. Ces mêmes connaissances constituent depuis des générations les titres spirituels d'une noblesse qui se souvient d'avoir connu l'Orient et qui manie les astrolabes. Elles font l'union secrète de la République des Lettres ; elles entretiennent les espoirs des princes confiants dans la Kabbale. Elles apparaissent dans un demi-jour sous Louis XV, quand Quesnay, médecin du Roy, versé dans la lecture de Platon, dévoile « la République commerçante universelle répandue dans différents pays ». Un *Tableau économique*, composé sous les yeux du roi qui tire, dans son palais, de sa main, les épreuves à quelques exemplaires, peut demeurer fidèle à la Triade pythagoricienne et appliquer les nombres à des faits semblant relever du caprice humain avec assez de bonheur pour entraîner à sa suite intendants, inspecteurs des monnaies et mathématiciens comme Lagrange ou Lavoisier. Il ne peut être accessible qu'à ceux qui, comme Maxime de Puységur, sont versés dans la Grande Science et savent d'initiation le Grand Ordre de la Nature. Par là le mouvement d'opinion qu'il crée, et dont les réputations littéraires voilent encore après deux siècles la profondeur et l'importance, tend moins à la conservation des propriétés foncières qu'à une prise de possession de tous les mystères loin des villes artificielles, au contact du sol, sous un ciel que rien ne masque, si ce n'est l'arbre. Il est animateur des nobles, des savants, des artistes conspirant au sein des sociétés secrètes pour réaliser la Πολιτεία et se faire les bergers de la Monarchie, en hommes possédant l'humanité et les sciences, la Φιλανθρωπία. Et, si le bonnet phrygien d'Asie Mineure, les lambeaux de phrases arrachés aux périodes qui retentirent sur l'ἀγορά d'Athènes, les exemples pris à Lacédémone sont autant de signes de reconnaissance lancés au milieu de la peur et de la haine, ils n'appartiennent pas aux εἰδότες débordés par un mouvement poussant qui à la guillotine, qui au pouvoir, qui à l'exil.

Pour ces esprits, souveraineté du peuple, dictature, empire, apparaissent comme autant de scandales. Confiants dans la refonte de la Chimie et dans la révolution américaine, ils ont pensé un temps que le gouvernement était affaire de nomenclature et qu'ils seraient, au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, les directeurs spirituels d'une république parlementaire, expri-

mant par le balbutiement de deux Chambres les hésitations des dieux. Ceux qui sont plus versés dans la science des astres, voient dans la Révolution une phase préliminaire. Leurs efforts, leurs intrigues, les publications ne tendent qu'à maintenir vivant le rêve de République universelle dirigée par les savants. Ils peuvent paraître engagés dans la politique de leur temps, au point de laisser à des neveux superficiels l'impression qu'ils partagent leur égarement intéressé. Ils n'en poursuivent pas moins auprès de Napoléon, auprès de Louis XVIII, auprès des princes, auprès du peuple la mise en œuvre d'un plan qui peut s'adresser à tous, parce qu'il n'entend favoriser personne et tient des siècles sa fermeté. C'est Joseph de Maistre, dont la mesure et l'hellénisme sans passion apparaissent dès que l'on cesse de se laisser prendre au talent du pamphlétaire. C'est Henri de Saint-Simon (1) dont la *Lettre d'un habitant de Genève* adressée en 1802 à Napoléon et le *Nouveau christianisme* adressé en 1823 à la Société industrielle et populaire de la Restauration, enclosent l'œuvre pour lui donnder la signification véritable. Manifeste d'un Φιλάνθρωπος, elles lèvent en partie le voile sur la science de la Πολιτεία. Elles révèlent l'organisation de la société conforme à l'organisation planétaire, un gouvernement des savants et des artistes autour du tombeau de Newton. Par le choix même d'un astronome doublé d'un mystique, elles laissent assez paraître la part des astres dans la conduite humaine. Adressées à un héros confiant dans son étoile, puis à des groupes divertis par la vie quotidienne, elles demeureraient sans écho si l'Ecole polytechnique n'avait recueilli les traditions savantes de la noblesse.

Formée dans la vacance de la Franc-Maçonnerie, la pensée d'Auguste Comte suit un rythme analogue. Quelque développement qu'elle reçoive et quelque appréciation qu'elle entraîne un jour sur Henri de Saint-Simon, elle renouvelle la naïveté et la profondeur des enseignements secrets. Si Auguste Comte fait le tableau encyclopédique des acquisitions humaines à partir de l'astronomie, ce n'est pas pour rivaliser avec Kant en une théorie de la connaissance à l'usage des étudiants de Faculté. C'est pour délivrer l'Occident de la démocratie et de l'aristocratie et rétablir

(1) R. Lenoir. *Henri de Saint-Simon.* Revue philosophique, sept. oct. 1925. *Le Mesmérisme et le Système du Monde.* Revue d'histoire de la philosophie, avril-septembre 1927.

entre l'Occident régénéré et l'Orient une communion intellectuelle et morale. Le principe de l'harmonie céleste doit régir la société comme il régit le ciel et les organismes vivants. Autour du Temple de l'Humanité, sacerdoce, banquiers, commerçants, fabricants, agriculteurs se groupent en nombre déterminé pour former des républiques indépendantes où le pouvoir est remis pour sept ans à trois banquiers livrés aux opérations commerciales, manufacturières et agricoles. Le pouvoir spirituel est remis par un disciple de Fontenelle et de Condorcet à un Grand Prêtre de l'Humanité et à quatre supérieurs nationaux, italien, espagnol, germain, britannique, auxquels se fondront bientôt l'industrie hollandaise et l'aristocratie suédoise. L'éducation sera réglementée. Du prosélytisme sera fait sur la planète dans des régions où s'aventurait déjà le héros de Cagliostro, en Russie, en Turquie, même en Perse. Mais ici, pour la première fois en France, la source même de la pensée réformatrice apparaît. La Πολιτεία pythagoricienne, confiante dans la science des astres et des nombres, n'est si tenace que pour renouveler d'une manière périodique ce qu'il y a en elle de profondément humain, de permanent et de vital au gré des voyages et des relations de voyages faits chez des peuples n'ayant pas ou n'ayant plus une civilisation dont le degré puisse autoriser un rapprochement avec les civilisations européennes. Les groupes humains vivant en petit nombre, à demi nomades, à demi sédentaires, au sein d'une nature ignorant les villes, les travaux d'art et la périodicité des communications, possèdent de la vie et de la mort une expérience qui se traduit en mythes et en rites. L'étrangeté et le ridicule que fait paraître au premier abord le contraste se dissipent-ils ? C'est pour révéler une grande sagesse assez précieuse pour qu'on la recèle à la manière d'un voleur. De ses lectures, Auguste Comte ne révèle rien, sinon ses conclusions qui le font revenir à un état voisin de « l'essor libre et direct de notre tendance primitive à concevoir tous les corps extérieurs quelconques, naturels ou artificiels, comme essentiellement analogues à la nôtre, avec de simples différences mutuelles d'intensité ». Le culte des astres, la croyance à des êtres surnaturels, la croyance à un Dieu ont pu transformer l'esprit religieux et agir comme moyen de civilisation plus puissant ou plus efficace ; ils n'en sont pas moins primordiaux. Ils se trouvent au terme de la connaissance comme à son origine. Immédiate vitalité qui anime d'une manière égale,

aussi profonde, les habitants de la Terre de Feu, diverses parties de l'Océanie, quelques parties de la côte nord de l'Amérique, la théocratie des Egyptiens et des Juifs, l'âme du monde des anciens et jusqu'au ténébreux panthéisme de l'Allemagne, elle tient du sentiment d'existence son intensité même et sa capacité d'expansion. Elle laisse aux croyances un caractère individuel et concret en même temps qu'elle donne à chaque acte particulier de l'homme un aspect religieux. Elle ébauche d'une manière primitive « un ordre très élevé et trop peu senti encore d'institutions humaines, destiné à régler convenablement les relations politiques les plus générales, celles de l'humanité envers le monde et surtout envers les autres animaux ». C'est qu'il est des esprits sachant assez l'activité et la vie pour n'être dupes ni d'une irrationalité érudite ni d'une vague interprétation symbolique dont les principes sont presque toujours radicalement arbitraires. Pour eux, comme pour les primitifs, une correspondance intime s'établit entre l'homme et le monde. Pour eux le monde se présente spontanément dans un état de parfaite harmonie.

C'est d'une science analogue des astres et des nombres que les réformateurs sociaux se recommandent. Dans un monde sensible aux miracles de l'industrie, ils ne sauraient longtemps faire figure de prophètes. Les intérêts de la monarchie, les passions nées d'un changement de régime, la proclamation d'une république sociale, bientôt empire les obligent d'abaisser leurs connaissances à la pratique des affaires ou à exiler leur volonté d'harmonie dans des pays neufs, amis du soleil. Fourier, Cabet n'obtiennent rien que de l'Amérique du Nord. A défaut d'aventures, le voyage de Lord Carisdall s'accomplit dans l'Etat du Texas, près de la Rivière Rouge, puis à Nauvoo, dans l'Illinois. Auguste Comte, qui se tournait vers New-York et Philadelphie, trouve des disciples dans l'Amérique du Sud. L'amour préside à la formation des sociétés nouvelles, comme aux méditations des philosophes. Aussi bien le revirement de la France, l'élection du Prince-Président, la proclamation de l'empire attestent la fidélité des Français au souvenir d'un homme doué de vertu envers et contre tous les groupes. Sous la pression des faits, une dissociation s'opère entre la vie politique et la vie spirituelle. Il y a peut-être quelque chose de trop fort dans l'idée d'empire pour trouver son théoricien. Il y a, à coup sûr, quelque chose de trop lointain aux heures de paix.

Toutes sociétés dissoutes, les savants formés par des Ordres ou par l'Université sans traditions, recomposent du dehors, à coups de documents, la passé de l'humanité. Admirateurs des travaux de Humboldt, puis de Burnouf, ils limitent leur effort à la Grèce, à Rome, à Israël. Ils disent la foi dans ces civilisations amies de la beauté et de la force avec la mélancolie d'hommes sans espérances. Que fait leur long labeur là où une jeune femme que Mérimée signale enfant au destin est impuissante à galvaniser les énergies françaises. Exégèse, philologie, étude des religions peuvent rejoindre le mouvement de la Renaissance dans une atmosphère d'hérésie ; elles demeurent artificielles. Renan peut constituer, volume sur volume, une œuvre qui amasse les colères du Second Empire et les admirations de la Troisième République (1), il n'a poussé de cri capable d'émouvoir les hommes que dans l'*Avenir de la science* ; il ne saura faire réfléchir qu'en s'affranchissant du supplice qu'est la parole intérieure dans les *Drames philosophiques*. Cournot constitue en 1851, pour la perfectionner dix ans après, une théorie qui fait de la société le prolongement naturel des organismes vivants. A mi-chemin de l'histoire des civilisations et des sciences morales et politiques, il écrit sur les races, l'anthropologie et l'ethnologie, les langues, les religions, la morale, le droit, la politique, l'économique, l'art, la science et l'industrie, des considérations générales et vagues dans leur précision apparente. Il s'intéresse à l'histoire ; à son sens, ce que nous extrayons des relations des voyageurs visitant Esquimaux, Hottentots, Papous, ce sont des matériaux pour l'anthropologie et l'ethnologie : l'histoire peut relever de l'une et de l'autre comme le développement exubérant d'un jet se charge de fleurs et de fruits à côté d'autres jets destinés à rester pauvres et stériles ; le philosophe demeure étranger aux peuplades de sauvages. Il s'en tient à l'étude des civilisations méditerranéennes pour signaler l'importance des synchronismes qui se remarquent entre l'Europe et l'Asie. Dans la *Bible de l'humanité* le lyrisme de Michelet tente une puissante synthèse. Seul, le comte de Gobineau doit à ses traditions le privilège d'une pensée indépendante rejoignant, à travers les travaux du monde savant, le rythme essentiel des sociétés. Conscient du déclin de l'Europe, il sait que la chute

(1) R. Lenoir. *Renan et l'étude de l'humanité*. Journal de psychologie, juil. 1923.

des civilisations a sa racine dans les races, non dans les mœurs. Les mouvements incessants d'une humanité inquiète lui révèlent partout conquérants et conquis, maîtres et esclaves, initiateurs, initiés et non initiés. Il voit la Rome sémitique. Il ose dire le rayonnement des Sémites. Confiant dans la vertu des nombres, il assigne à l'humanité 3 races, à l'Ancien-Monde 7 civilisations, au Nouveau-Monde 3 civilisations. Il dit quel double mouvement d'attraction et de répulsion brasse le genre humain comme les mondes, en fils de roi qui sait les vertus des Pléïades.

De jeunes hommes, ébranlés par une guerre qui entraîne la chute de l'Empire, ont une éducation trop sèche et trop formelle pour ne pas se défier à la fois des artistes et du peuple. L'enseignement de la philosophie et l'agrégation de philosophie rétablis en 1864 leur ont donné des maîtres faisant des commentaires sur les métaphysiciens l'objet même de la philosophie, sans les rendre familiers avec les savants. Ils n'ont pas suivi Ravaisson dans son dessein de retrouver aux courbes des formes sculptées l'eurythmie des espérances humaines. La philosophie de Renan est faite, il le dit lui-même, pour les jours de calme. Secouer l'exotisme et l'atmosphère des usines demanderait des traditions perdues. D'une science qui n'est plus l'ἐπιστήμη, chacun tire à soi un ton doctoral, des bribes d'hypothèses et des techniques. Pour ne pas vivre au jour le jour, les hommes doivent se former à coup de livres, au prix d'une vie consacrée à l'étude dans des conditions matérielles parfois précaires, une sociologie, une politique, une morale. C'est Espinas qui s'inspire de l'aspect positif de la biologie pour présenter, avant Schæffle, avant Spencer, dans les *Sociétés animales*, une théorie riche de conséquences (1). Le fait de la vie en commun est général. Du concours des êtres vivants se dégage une sorte de conscience collective. Les puissances qui la traversent s'épanouissent, suivant deux orientations, en action et en science. La science seule a retenu le plus souvent l'attention des philosophes habiles à fabriquer des théories de la connaissance. Pourtant ce qui est à la racine même de la vie, ce sont des habitudes, des coutumes, des arts. Œuvres collectives, techniques, systèmes de philosophie, écoles d'artistes demandent à être étudiés dans leur morphologie, dans leur dynamisme,

(1) R. Lenoir. *Espinas* dans *La tradition philosophique et la pensée française.* 1922.

dans leur devenir. Principe d'action pour la conscience européenne des siècles derniers, elle modèle des sociétés qui ne sont, comme le voudrait Spencer, ni pacifiques, ni industrielles, mais qui se con centrent en nations et se préparent à la guerre. De toutes ses forces, avec une simplicité clairvoyante, un esprit fait pour les études d'art rivalise avec Gabriel de Tarde, son contemporain, son ami, dont il blâme le goût pour la métaphysique et la nonchalance affectée. Artiste, monarchiste, épris de théologie et de mystique, Tarde n'a parcouru Cournot et compris Maine de Biran que pour se constituer une doctrine faisant de l'espace-temps à la matière-force, de la vie à l'esprit les étapes de la puissance. Si la nature s'explique bien par l'humanité, l'inférieur par le supérieur, il faut d'abord poser le caractère absolu de la personne humaine et considérer la sociologie comme « le microscope solaire de l'âme ». Au sein de la société, comme « possession réciproque », naissent à tout moment des désirs individuels qui font les croyances. Un faisceau de crédulités semblablement dirigées et c'est une religion, un faisceau de docilités et c'est un gouvernement. On parle d'organisation et d'évolution. Mais toujours des hommes de génie constituent la conscience de la société au prix d'inventions qui apportent la gloire. Toujours d'autres hommes répètent leurs actes, adoptent des traditions et des coutumes. Tout porte l'empreinte de ce rythme à deux temps, philosophie du droit, vie d'une langue et d'une religion, sentiments du cœur. On s'efforce de constituer une politique et une morale dites démocratiques. Que devient alors l'individu ? « Les quantités sont pour la qualité ; l'harmonie est pour la différence ; l'éternel est pour l'instantané. » Pour qui se refuse à la fois à suivre les politiciens et à compiler et empiler toutes les histoires possibles de sauvages et de barbares, il n'est qu'un mode d'union, l'art qui harmonise.

Les cadets reçoivent une formation universitaire analogue qui anéantirait ou libérerait d'une manière définitive les esprits originaux si elle n'était traversée par bien des événements. C'est la réimpression de l'*Essai de critique générale* où Renouvier se souvient de sa familiarité avec les nombres pour imposer à la science des cadres trop rigides, à moins qu'il n'ait trop peu explicité la science. Ce sont les traductions de Spencer dont la *Sociology*, fascicule par fascicule, a révélé au monde savant les caractères

physiques, émotionnels et intellectuels de l'homme primitif. Avec une science sans pesanteur et une aisance presque désinvolte qui s'autorise des « illogicalities » dont fait preuve l'esprit des primitifs, il expose leurs croyances sur la vie et la mort. Ribot paraît le rejoindre, qui a quitté les chroniques byzantines et Schopenhauer pour la Salpétrière et qui suit, avec l'inconscience croissante du clinicien, la désagrégation mentale de l'être livré aux toxines. Le rayonnement de la *Zeitschrift für Vœlkerpsychologie* fondée en 1860, les relations de voyages rendues plus nombreuses par l'expansion coloniale de l'Angleterre et de l'Allemagne autorisent les comparaisons. Maintenant que la civilisation est morte, personne n'oserait dire, avec Renan, que le Papou n'a pas d'âme et tous demandent aux primitifs le secret d'une consonance que les sociétés modernes leur refusent. La Révolution française a déchaîné des forces qui ne sont pas toutes de raison ; elles font surgir dans un monde asservi à la science le hasard. Rien ne peut s'opposer à elles que l'ordonnance des œuvres d'art. Hormis les artistes forts de leur communion avec le monde, il n'est que sociétés troublées de leur déshérence. L'oubli de la science vitale sous le poids du travail entraîne la scission d'un Etat en groupements hostiles qui parviendraient à prendre conscience de soi, s'ils étaient capables de se hausser au-dessus des coalitions. Impuissants à créer, ils font avorter tous les rêves. Hier c'était la dictature intellectuelle ; aujourd'hui c'est une dictature populaire d'où le peuple est absent. Restent la soif de justice implacable à toutes les fautes, pitoyable à toutes les déchéances, le désordre sous la netteté apparente des buts. Au sein d'un monde que la Φιλία a quitté, les incompréhensions se fixent, le prophétisme se débarrasse de toute contrainte et s'étend. Réformateurs qui ordonnent les groupes suivant les harmonies, hommes providentiels dont le destin stellaire bouleverse l'ordre de l'univers, historiens, économistes, politiciens, opposants à la politique traditionnelle de l'Etat et de l'Eglise, esprits curieux de l'esprit des autres nations, tous prennent position vis-à-vis des seules forces dont l'aveuglement et la violence syndicale révèlent la vitalité, les forces ouvrières.

Lecteurs de Zola, condisciples de Jean Jaurès, de jeunes hommes lancés dans l'action ont un sentiment trop vif de leur participation à la fièvre quotidienne et une conscience trop obscure des

limites humaines pour regagner les temples sereins de la sagesse. Pour fuir le présent, ils se tournent vers l'avenir. Qui leur en révèlera le secret ? Les puissances appréhendées dans le moment même ? Elles sont incertaines et contradictoires. Les beaux-arts ? Ils ne figurent pas sur le programme des concours. Les sciences politiques ? Elles sont muettes sur les révolutions. Reste la science telle qu'on l'enseigne, la science qui a réduit la nature en paragraphes clairs et commodes, faciles à comprendre et à retenir. Tâtillonne, cantonnée dans la vraisemblance, orgueilleuse dans les discours de Ferry, elle offre, à défaut de vérités, des techniques mentales. C'est en s'ingéniant à calquer la technique de la biologie qu'un esprit aussi peu confiant dans Comte et Spencer que dans son propre goût pour la métaphysique, Emile Durkheim, essaie, de Bordeaux, d'informer son sentiment de vie. Loin de l'agitation parisienne, les *Règles de la méthode sociologique* pensent mettre un terme aux analogies établies par René Worms entre l'organisme et la société et à la métaphysique sociale d'Izoulet et s'inspirent de l'enquête entreprise en 1896 par Bouglé sur la science sociale en Allemagne. Pour Durkheim, les problèmes sociaux et économiques sont des problèmes moraux. C'est dans le rapport entre les mœurs et le droit que devient saisissable la solidarité sociale. Il atteste des « similitudes de caractères » instinctives qui constituent la conscience collective. Les individus sont liés directement par l'ensemble des croyances et des sentiments communs à tous les membres, indirectement par l'ensemble des fonctions spéciales. Ces ensembles de croyances doivent donc être étudiés non plus dans leur expression individuelle, mais dans leur origine sociale. La forme des sociétés peut être obtenue, comme les organismes, à partir de la cellule. La réduction de la société à ses éléments mêmes donne la horde, le clan, les sociétés segmentaires. La répétition de segments similaires et homogènes donne la « solidarité mécanique ». L'apparition de systèmes d'organes différents dont chacun a son rôle et qui sont formés de parties différenciées constitue la « solidarité organique ». Ce schème tout formel s'autorise d'analogies pour méconnaître à la base même de la vie cellulaire les diversités histologiques génératrices des diversités fonctionnelles. Une valeur scientifique aussi contestable eût compromis l'application de la méthode faite dans la *Division du travail social* à la crise contem-

poraine, si Durkheim n'avait été un moraliste capable de solliciter les textes ethnographiques et de rejoindre la vie là où elle laisse une empreinte, dans une institution, dans une formule. Pourtant il fait partager à des jeunes gens sa foi dans sa méthode et dresse un programme où l'application à tous les domaines de la méthode nouvelle requiert de la part d'esprits doués d'aptitudes et de formation différente une collaboration.

Dès 1896 l'*Année sociologique* paraît pour répondre à ce but entrevu. De suite Durkheim se rend compte du caractère dialectique des reconstitutions qui partent des formes rudimentaires pour aboutir sans difficultés aux formes contemporaines. Il sent la nécessité de maintenir dissociées des sociétés que l'histoire présente comme incompatibles. Après avoir donné dans deux lois de l'évolution pénale le modèle d'une recherche juridique, il laisse à Fauconnet le soin d'étudier la responsabilité dans les sociétés primitives. (1) Après avoir donné dans le *Suicide* un exemple de la façon dont il entend voir appliquer la statistique aux faits sociaux, il abandonne à Simiand (2) et à Halbwachs (3) l'étude des faits contemporains. En un temps où les nombres ne sont plus des symboles pythagoriques, leurs travaux renouent en France une tradition avec les essais trop brefs de Lagrange et de Lavoisier et fraient la route aux travaux de statistique aujourd'hui prépondérants dans les Etats-Unis d'Amérique. Cependant l'activité de « l'école » et des esprits qui la rencontrent au cours de leur propre trajectoire se porte ailleurs. Curieux de déterminer la raison d'être des institutions et des croyances contemporaines, ils en viennent à considérer les institutions et les croyances des sociétés primitives en elles-mêmes. Désireux d'embrasser dans leur ensemble les modes de l'activité humaine, ils en viennent à isoler, d'une manière provisoire et qu'ils savent arbitraire, tel réseau de faits dont l'ensemble paraît n'avoir pas d'équivalent dans les sociétés dites civilisées. Au hasard des lectures, au gré des expéditions et des voyages, ils restituent peu à peu aux sociétés dites primitives leur physionomie propre. Ici ils font œuvre de description ; là ils interprètent. Pourtant, au cours d'une tren-

(1) Fauconnet. *La responsabilité*, 1920.

(2) Simiand. *Le prix du charbon en France au XIX*e *siècle.* Année sociologique, t. V.

(3) Halbwachs. *La classe ouvrière et les niveaux de vie.*

taine d'années, ils sentent de plus en plus s'infléchir l'autorité d'un chef et se détendre la rigueur d'une doctrine.

Durkheim, qui avait songé un moment à entreprendre des études rabbiniques, demeure fidèle à la tradition du romantisme européen en admettant avec Comte et Renan la primauté de la religion enveloppant dès l'origine tous les modes de l'activité humaine. Durkheim pense faire œuvre de savant aristotélicien quand il se sépare de Max Müller et de Réville pour définir la religion comme un ensemble de croyances et de pratiques obligatoires, entraînant la distinction qualitative du sacré et du profane (1). Les travaux de Bastian, Spencer et Darwin, Tylor, Robertson Smith et Frazer ont isolé le sacrifice. Hubert et Mauss abordent cet acte religieux modifiant, par la consécration d'une victime, l'état d'une personne ou de certains objets. L'étude du rituel hindou et du rituel hébreu, des pratiques grecques et romaines leur permet de constituer un schème du sacrifice et de suivre les nuances qui le modifient au gré des fonctions spéciales pour établir, par l'intermédiaire d'une victime, une communication entre le monde sacré et le monde profane (2). Sir John Lubbock, sir Henry Sumner Maine et surtout Mac Lennan, en 1865, dans *Primitive Marriage*, ont attiré l'attention de Spencer sur la constitution de la famille et les faits dits « d'endogamie et d'exogamie ». Les observations ethnographiques ont attesté la liaison entre les relations matrimoniales des groupes et les relations que les animaux, les végétaux ou les phénomènes naturels adoptés comme symboles des clans établissent de groupe à groupe(3). Le totem s'est glissé dans la science nouvelle comme le tabou, lourd d'ambiguité, chargé d'attraits par là même. Il paraît rendre compte des interdictions matrimoniales chez les Australiens, lorsqu'en 1899 Spencer et Gillen publient à Londres *The Natives Tribes of Central Australia.* Il apparaît à Durkheim que leurs observations révèlent une véritable religion du totem, décrite dans sa complexité. Pour la première fois il ne se sent « plus en présence de rites partiels et disjoints, mais d'un ensemble de croyances et de pratiques qui forment un tout et dont la nature totémique est incontestable ». Cependant que Frazer

(1) Année sociologique, t. II.

(2) Année sociologique, t. II. (les Tatahi des Nouvelles Galles du Sud, les Navajos, les Tlinkits, les Chocktas, les Iroquois, les Ngolah).

(3) Spencer. *Sociology*, L. III, Ch. IV.

revise ses idées dans *Some Remarks on Totemism*, Durkheim entreprend à nouveau de définir le totémisme. Devant des Australiens vivant dans une région peu accessible aux blancs, il s'émerveille. Ne représentent-ils pas « un des états les plus primitifs de l'humanité » ? « Le totémisme qui vient d'y être observé ne doit-il pas être regardé comme aussi voisin que possible de ce qu'il était à l'origine, quand aucune cause adventice n'était venue modifier ses traits essentiels ? » Le caractère contingent de l'exogamie et des interdictions alimentaires atteste l'existence simultanée de la filiation féminine et de la filiation masculine, le fonctionnement parallèle de deux modes d'organisation dans les tribus du Centre australien. Les Aruntas ont donc subi une évolution qui permet de voir dans la cérémonie de l'Intichiuma, contre Frazer, davantage qu'une action magique et une entreprise économique. La publication en 1904 par Spencer et Gillen de *The Northern Tribes of Central Australia* révèle l'organisation sociale des tribus s'étendant au nord des Aruntas à partir du Mont Davenport jusqu'à la rivière Roper, entre le lac Eyre et le golfe de Carpentarie. Elle offre pour Durkheim, avec les Aruntas et les Urabunnas, un champ de comparaison. Elle éclaire la singularité des systèmes Mara et Anula, les rapports des classes matrimoniales. La conviction surgit que l'organisation Arunta est dérivée. Les idées sur le totémisme demeurent aussi incertaines (1).

L'accent mis sur la cérémonie lunisolaire d'Intichiuma rend aux idées primitives sur la vie et la mort décrites par Spencer une valeur nouvelle. Les « primitive ideas » se transforment seulement en « représentations collectives ». Robert Herz interprète des notes prises sur les peuples indonésiens, surtout les Dayaks, pour constituer l'ensemble des croyances relatives à la mort (2). Dans tout ce qui concerne le cadavre, l'âme, les vivants, deux

(1) « Nous avons toujours laissé dans un certain vague des opinions encore mal contrôlées et nous ne nous sommes jamais laissé aller à hasarder une théorie que nous ne possédons pas. Le totémisme est pour nous une donnée de la science des religions, un fait suffisamment général pour qu'on doive en tenir compte, un fait assez primitif pour qu'on puisse en partir pour expliquer d'autres faits, non moins complexes, mais plus arrêtés. Ce qu'il est en lui-même, nous faisons nos efforts pour le deviner, nous n'y avons pas encore réussi. Nous savons mieux ce qu'il explique. »

(2) Année sociologique, t. X.

temps se marquent qui attestent la lenteur avec laquelle le mort se détache, comme à regret, de la société des vivants pour rejoindre la société des ancêtres. L'examen des tribus australiennes n'offre pas un champ de comparaison assez vaste pour atteindre les notions de mort et d'âme dans leur complexité mythique et pour donner des rites funéraires une interprétation satisfaisante. Plus riche est la tentative de Durkheim et de Mauss pour établir les formes primitives de classification (1). Si classer est bien constituer des groupes et disposer ces groupes suivant des relations très spéciales, on peut admettre que l'organisation des idées se modèle sur l'organisation de la société. La mythologie australienne est moulée sur l'organisation totémique ; sans doute n'offre-t-elle pas un système complet chez les Aruntas. C'est qu'elle s'est décomposée au fur et à mesure que les clans se fragmentaient. L'organisation des Zuñis ordonnant êtres et choses suivant sept régions offre un développement et une complication du système australien. Ce qui a achevé de démontrer la réalité de ce rapport, c'est qu'il est possible de retrouver les états intermédiaires reliant les deux extrêmes et d'apercevoir comment le second s'est dégagé du premier. La tribu Siou des Omalias présente une classification par clans très nette et une notion systématique des régions en voie de formation. Par contre le système divinatoire, astrologique, géomantique et horoscopique des Chinois, indépendant de toute organisation sociale, se répand parmi les Siamois, les Cambodgiens, les Thibétains et les Mongols. Ainsi survit, dans la Chine, l'Extrême-Orient, l'Inde moderne, un état mental tel que « les métamorphoses, les transmissions de qualité, les substitutions de personne, d'âme et de corps, les croyances relatives à la matérialisation des esprits, à la spiritualisation d'objets matériels, sont les éléments de la pensée religieuse ou du folk-lore ». Dans le même esprit, Hubert entreprend une étude sur la représentation du temps. Ainsi se prépare la coordination des idées maîtresses de Durkheim. Elle s'achève huit ans après dans les *Formes elémentaires de la vie religieuse*. Si la religion n'est ni dans le mystère ni dans la divinité, mais

(1) Année sociologique, t. VI. L'étude des tribus australiennes, des tribus du Mont Gambier, des Wotjolalluk des Nouvelles Galles du Sud, des populations insulaires du détroit de Torrès, de certaines tribus de l'Amérique du Nord en administre la preuve.

dans un système de croyances et de pratiques à des choses sacrées qui unissent en une même communauté morale tous ceux qui y adhèrent, la religion la plus simple est le totémisme. De signification incertaine, le totem se trouve lié, dans les tribus australiennes, à des localités déterminées, non à des personnes, ou à des groupes de personnes déterminés. Chez les Aruntas, les Loritja, les Kaitish, les Unmatjera. les Ilpara, il est lié à l'usage rituel de certains instruments, morceaux de pierre polie, pièces de bois, churinga ou tjurunga. Le totémisme présente-t-il des formes individuelles ? Les mythes et les attitudes rituelles attestent la croyance à des puissances invisibles comme le mana ; elles donnent aux notions de temps, d'espace, de genre, de force leur première forme. « Chaque individu recèle en lui quelque chose de la force anonyme qui est diffuse dans l'espace sacré », « une étincelle de la divinité» et l'âme apparaît. Est-ce science ? Est-ce religion ? Tout comme William James, Durkheim admet que « les croyances religieuses reposent sur une expérience spécifique dont la valeur démonstrative en un sens n'est pas inférieure à celle des expériences scientifiques, tout en étant différente ». « Ces aspirations plus ou moins obscures vers le bien, le beau, l'idéal ont en nous leurs racines ; elles viennent des profondeurs mêmes de notre être. » Elles emportent quelque chose d'éternel destiné à survivre à tous les symboles.

L'ancien élève de Boutroux, hésitant à l'Ecole Normale supérieure s'il fera de la qualité et de la quantité l'objet de sa méditation, peut poursuivre au cours d'une vie la construction d'un système, expression d'un tempérament capable de prédication morale. L'impulsion qu'il a donnée éloigne de plus en plus l'esprit de système ; de plus en plus les recherches se précisent au gré des faits cruciaux, non des élans auxquels Victor Cousin sut donner une forme populaire. C'est d'abord qu'il est, à côté des religions mal définies, un ensemble de faits dits magiques que Tylor, Sydney Hartland, Frazer, Lehmann et Jevons ont essayé de circonscrire. Hubert et Mauss, conscients de ce que la définition de sacré pouvait avoir d'arbitraire, entreprennent d'observer et de comparer un nombre limité de magies (1). Il permet

(1) Année sociologique, t. VII. Quelques tribus australiennes, les Aruntas, les Pitta Pitta et les tribus voisines du Queensland central, Kurnaï ; les tribus du Sud-Est ; les tribus mélanésiennes des îles Banks, des îles Salomon

de décrire le magicien capable de dédoublement et de métamorphose, les actes qu'il accomplit, les rites positifs et négatifs, les représentations qui l'accompagnent. A la racine sont des états affectifs, mélange de sentiments individuels et sociaux. Ils donnent naissance à une « sphère superposée à la réalité où se passent les rites, où le magicien pénètre, qu'animent les esprits, que sillonnent les effluves magiques ». Ils dégagent une notion sans commune mesure avec les notions calquées sur l'activité moderne, la notion de mana. Ni personnel ni impersonnel, le mana est inséparable de la force et du milieu ; il est « l'efficacité véritable des choses qui corrobore l'action mécanique des choses sans l'annihiler ». Il est général (1).

Mais Hubert et Mauss retrouvent dans la magie ce qu'ils ont trouvé dans le sacrifice, « une confusion d'images sans laquelle le rite même est inconcevable. De même que sacrifiants, victimes, dieu et sacrifice se confondent, de même magicien, rite et effets du rite donnent lieu à un mélange d'images indissociables. Cette confusion d'images est d'ailleurs en elle-même objet de représentation. Si distincts que soient les divers moments de la représentation d'un rite magique, ils sont inclus dans la représentation synthétique où se confondent les effets et les causes. » Ils utilisent, comme Frazer, les lois d'association des idées telles qu'elles se trouvent, depuis Stuart Mill, dans les manuels de psychologie et estiment que les relations s'établissent suivant la continuité, la similarité et la contrariété. Il y a donc dans leur œuvre quelque chose d'ambigu à la solution de quoi s'applique l'effort de Lévy-Bruhl.

L'importance croissante des éléments émotionnels et moteurs dans la vie mentale attestée par la *Logique des sentiments* de Ribot et la *Psychologie des emotionalen Denkens* du professeur Heinrich Maier, incite Lévy-Bruhl à reprendre en 1910 la voie tracée par la sociologie de Spencer. Comme lui, il use de la méthode

et des Nouvelles Hébrides ; les Cherokees et les Hurons ; les Algonquins Ogibways ; les Malais des Détroits, les provinces Nord-Ouest de l'Inde ; l'Ancien Mexique ; les Brahmes de l'époque littéraire dite védique, les Sémites, les Grecs et les Latins.

(2) S'il doit son nom à la Mélanésie, il se retrouve en Malaisie, chez les Hurons, les Algonquins, les Sioux Omaha et Dakota, les Shoshones, les Hopis, le Mexique et l'Inde.

comparative. Les représentations auxquelles donnent lieu le langage, le nombre, la chasse, la pêche, les cérémonies relatives à la guerre et à l'ordre naturel, les maladies, la mort, les divinations sont considérées en même temps chez différents peuples (1).

Leur étude entraîne la conviction que certaines représentations collectives, indépendantes de la structure des groupes, se rencontrent en même temps dans des sociétés différentes pour obéir à une loi très générale. Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures n'obéissent pas seulement à la logique ; elles peuvent suivre et suivent le plus souvent une orientation divergente en méconnaissant le principe de contradiction. Il paraît naturel aux primitifs qu'un être ou un objet inanimé puisse être à la fois *soi* et une *autre* nature dont il participe. C'est que leur expérience se déroule dans un monde peuplé de forces invisibles, voué aux contacts, aux transferts, aux sympathies, aux actions à distance. C'est que leur mentalité est mystique.

Douze ans après, dans la *Mentalité primitive*, Lévy-Bruhl poursuit la vérification de la loi de participation, l'étude des rêves, des présages, des pratiques divinatoires, des ordalies, des malheurs, des accidents, du succès, de l'apparition des blancs lui permettent de préciser, à l'aide de documents nouveaux, les puissances mystiques et invisibles agissant à titre de cause. Cinq ans après, l'*Ame primitive*, s'appliquant surtout à l'étude des textes d'Eldon Best sur les Maoris, de Thurnwald sur l'Archipel Bismark et les Iles Salomon, de Malinowski sur les Mélanésiens, fait porter le même effort de démonstration sur l'individu dans sa solidarité avec les groupes, avec la vie, avec la mort. L'importance des faits, la souplesse de la thèse riche en illustrations, brève en conclusions, ne laissent pas de provoquer quelque flottement au sein de l'école sociologique. Désireux de ne pas faire école, Lévy-Bruhl

(1) Dans l'Australie ; chez les Tlinkit, les Statlum et les Halkomelem de la Colombie Britannique, les Klamath de l'Orégon ; les tribus du Nord-Ouest du Canada, les Hurons, les Iroquois, les Sioux, les Cherokees ; les Zuñis, et les Hopis ; les Shastika de Californie ; chez les peuples du Mexique, dans la Guyane, chez les Bororo du Brésil, les Abipons, les tribus du Chaco, les Yangans de la Terre de Feu ; dans les îles Fidji, les îles Marshall, la Mélanésie, la Nouvelle Guinée, la Nouvelle Poméranie, la Malaisie ; dans la Birmanie, la côte de Malabar, la côte du Bengale ; dans le Congo, le Zambèze, le Loango, le cap Nicobar ; chez les Yaos, les Aschantis, les Fang, les Ba Ronga, les Barenda, les Déné, les Baganda, les Kaviando et les Nandi.

rompt avec une règle de méthode consistant à étudier les croyances dans leur rapport avec les formes prises par la société. De là des critiques de la part de ceux-là même qui avant lui avaient usé de la méthode comparative avec le même dédain des formes sociales (1). De là un terme mis du dehors à l'œuvre de Durkheim au moment même où celle-ci se replie sur soi, avec une facilité d'autant plus grande que Mauss a assoupli la notion de religion au contact de la notion de magie pour faire de « sévères réserves sur les Variétés de l'Expérience religieuse, question de foi et non question de fait. » (2) Depuis lors, par une sorte d'habitude plus forte qu'une convention tacite, ce qui, dix ans plus tôt, eût été ramené à la religion, se trouve devenir partie intégrante d'une expérience mystique.

Dès lors les recherches et les hypothèses se libèrent de toute emprise dogmatique et s'étendent dans toutes les directions avec assez de variété pour appréhender de plusieurs biais les sociétés primitives et restituer son originalité au monde où tout est mana. C'est d'abord le fait de symbiose qui oblige le groupe à vivre à la façon de son gibier, à se concentrer l'hiver, pour vivre dans des maisons en communauté, sous la direction des hommes riches et célébrer des fêtes des morts et des fêtes solsticielles, se disperser l'été et laisser à chaque famille en quête de nourriture sa tente, ses biens propres et sa chance. Cette loi de morphologie sociale, établie par Mauss et Beuchat pour les sociétés Esquimaux (3), avait une importance capitale. Le caractère intermittent des fonctions sociales apparaît de plus en plus comme un fait général, commun à tous les peuples, même aux détenteurs d'une civilisation où l'organisation politique paraît fixée. Au cours de cet ouvrage, une note attirait l'attention sur les échanges rituels de présents lors des fêtes de Sedua, les présents aux homonymes, aux ancêtres morts, les distributions aux enfants, aux visiteurs. Elle indique comment la combinaison de ce rite avec les coutumes indiennes du Nord-Ouest aboutit, dans les tribus alaskiennes,

(1) R. Lenoir. *La mentalité primitive*, Revue de métaphysique et de morale, avril-juin 1922.

Bulletin de la Société française de philosophie, séance du 15 février 1923.

(2) Mauss. *Mélanges*, préface, p. XLI, XLII.

(3) Année sociologique, t. IX. On doit à Beuchat, mort pour la science en expédition, un Manuel d'Américanisme.

à une institution, non pas identique sans doute, mais analogue au *potlatch* des tribus indiennes.

Les beaux travaux de Boas sur les sociétés secrètes et les cérémonies d'hiver du Nord-Ouest américain ne pouvaient qu'attirer l'attention sur un ensemble de mythes et de rites dont Frazer avait considéré l'aspect économique et Barbeau l'aspect juridique. A la suite de ce dernier, Georges Davy, entraîné par sa prédilection pour les études de droit, entreprend de chercher dans le potlatch l'origine du contrat (1). Sensible à la complexité et à l'implication des relations, il fait porter son expérience sur le Nord-Ouest américain sans se refuser de faire appel aux sociétés mélanésiennes. Il envisage le potlatch Tlinkit, témoignage de respect, le potlatch Haïda et Kwaikiutl, témoignage de défi. L'obligation de rendre, au bout d'une année, plus qu'on a reçu, au sein de cérémonies conservant un caractère religieux lui paraît présenter tous les caractères moraux du contrat. L'institution, définie comme une distribution de propriété, se joint au droit de parenté et aux obligations de la communauté familiale pour qualifier les sociétés transitoires où la hiérarchie croissante, la transformation de la filiation féminine en filiation masculine et du totémisme collectif en totémisme individuel lui paraît rendre possible l'avènement social et juridique de l'individualisme. Davy essaie de suivre ensuite le trajet de cette institution dans le droit romain et le droit germanique. Son interprétation provoque des compléments. Mauss indique une forme ancienne du contrat chez les Thraces. Pour Lenoir (2), le temps du potlatch est bien disparition du droit de propriété, concentration de richesses, interruption du temps profane, identification des membres du clan avec les ancêtres mythiques, rencontre de groupes de dialectes et d'habitudes de vie différentes, mais reconnaissant leur parenté mythique. Déclenché par des chefs militaires, fait par des esprits pour des esprits, il accomplit toutes les fonctions de la vie sociale. En créant la double obligation d'accepter les personnes ou les biens offerts en cadeaux

(1) Georges Davy. *La foi jurée.* 1922.

(2) R. Lenoir. *Sur l'institution du Potlatch.* Revue philosophique, mars-avril 1924. Il fait converger l'étude des sociétés du Nord-Ouest américain et les sociétés du Nord-Est asiatique, les Esquimaux, les Chuckchee, les Koryaks ; les Mélanésiens de l'archipel Bismarck et des îles Salomon ; l'Amérique centrale, les Malayo Polynésiens, le Japon et l'Inde.

et de les rendre en les accompagnant de cadeaux susceptibles d'attester leur autorité et leur puissance, il atteste le lien unissant l'hôte à l'hôte par l'intermédiaire de la chose échangée. Si ces caractères sont bien fondamentaux, le potlatch s'exerce dans des cheferies comprenant toutes les gradations du totémisme, tous les modes de filiation pour maintenir des hiérarchies sans avoir recours à la guerre. Les aspects économiques et juridiques paraissent alors très atténués, sinon problématiques, et ne sauraient se confondre avec le contrat, hellénique d'origine. Partout où une organisation politique analogue se retrouve à un moment de l'histoire dans l'Inde, en Grèce, la même institution se retrouve.

Dans un travail « tout d'indications, insuffisamment complet » (1), Mauss reprend l'étude du don. Il cherche la règle de droit ou d'intérêt qui fait que, dans des sociétés de type arriéré ou archaïque, se marque l'obligation de donner, de recevoir et de rendre. La prestation totale en Polynésie, à Samoa, la cession des biens oloa et taonga, les prestations totales des Pygmées, des îles Andamans, le Pilou de Nouvelle-Calédonie, le Kula de Mélanésie occidentale, certains faits de Fidji et de Nouvelle-Guinée prouvent que « tout le monde des îles et probablement une partie du monde de l'Asie méridionale qui lui est apparenté connaît un même système de droit et d'économie ». La vie matérielle et morale sous forme d'obligation se retrouve plus accentuée dans le Nord-Ouest américain. Mauss entreprend « à son point de vue » une description de potlatch pour le comparer au système des dons échangés dont il ne diffère que par la violence, les exagérations, l'antagonisme, la pauvreté des conceptions juridiques, l'évidence des notions de crédit et d'honneur. Le souci de restituer au potlatch son caractère total met en lumière la triple obligation de donner, recevoir et rendre. Le droit indo-européen, où les personnes et les choses sont distinctes, présente de même une phase de don échangé où les personnes et les êtres fusionnent dans les droits romain, hindou classique, germanique. Ces constatations autorisent des considérations morales et sociales propres au retour

(1) M. Mauss. *Essai sur le don, forme archaïque de l'echange.* Année sociologique, N. S., t. I., 1923-1924, tel que le pratiquent les sociétés du Pacifique, la Mélanésie, la Polynésie, la Nouvelle-Zélande, les Chukchees, les Koryaks, les Esquimaux et les Koskimos ; la Nouvelle-Calédonie.

à l'archaïque qui serait un retour à la vie comme au temps de la Table Ronde que le Roi Arthur inventa avec l'aide d'un charpentier de Cornouailles.

De cet ensemble Lenoir entreprend une contre-épreuve en deux temps. Il étudie des cérémonies connues sous le nom de fêtes de boisson communes au Brésil, à la Bolivie, à la Colombie, au Pérou, au Paraguay, à la République Argentine et à la Patagonie (1). Cette fête, reconstituée dans ses moments rituels et dramatiques, depuis la fabrication de la liqueur fermentée jusqu'aux chants et aux danses évocatrices de mythes animaux et astraux au sein d'un état mythique et privilégié, apparaît comme un renouvellement de la nature et du groupe total en ses manifestations et, comme le potlatch, obligatoire à titre de réciprocité. Sous ce biais le potlatch apparaît alors comme une fête de nourriture et une communion substantielle des vivants et des morts. D'autre part, l'ensemble des faits complexes étudiés par Malinowski dans la Mélanésie occidentale sous le nom de commerce kula paraît à Lenoir (2) une forme atténuée d'expéditions de piraterie, *cuvalaku*, au cours desquelles les envahisseurs d'îles s'emparent des colliers et des bracelets, soulava et mwali, qui sont source de richesse et de puissance. Quand des alliances et des liens d'hospitalité se sont créés d'île à île, les waygua deviennent objet d'un échange périodique, annuel, à l'intérieur d'un cercle d'îles, dans un même district, entre deux hommes de la même localité. Ces échanges cérémoniels, marquent d'abord le temps de rupture des tabous funéraires jusqu'à ce qu'ils se désacralisent dans l'échange profane de nourriture contre objet fabriqué ou gimwali. Les échanges sont dépendants, comme la célébration du potlatch, de sociétés dites secrètes. L'examen des sociétés dites secrètes (3) dans la Mélanésie, la Polynésie, le Nord-Ouest américain, chez les Veddas et les Todas permet d'établir la coexistence, au sein du moindre groupe organique de vainqueurs et de vaincus. Groupe droit et groupe gauche, maîtres et esclaves, ont une entente de choses différente encore qu'ils vivent en symbiose. De là la coexistence de

(1) R. Lenoir. *Les fêtes de boisson dans l'Amérique du Sud.* Journal des américanistes, t. XVII. 1925.

(2) R. Lenoir. *Les expéditions maritimes comme institution sociale dans la Mélanésie occidentale.* Anthropologie, t. XXXIV. N° 5. 1924.

(3) R. Lenoir. *Les sociétés secrètes dans le bassin du Pacifique.* Anthropologie, t. XXXV, N° 5. 6, 1925.

l'isogamie et de l'hypergamie, de la filiation masculine et de la filiation féminine suivant que les vainqueurs s'isolent ou s'unissent aux vaincus. Ils conservent leurs secrets sur la vie et la mort, les étoiles, la nature, l'art d'œuvrer les matières comme le bois et la pierre. Joints au culte du feu et au culte du soleil, ces secrets s'étendent des plateaux ourano-altaïques pour gagner l'Inde, la Perse, la Chaldée, l'Egypte et se fixer dans la science des astres et des nombres. Dès lors les objets cérémoniels prennent une signification de symboles susceptibles d'être étudiés comme le mythe et le rite (1). L'établissement des conditions de la fabrication, en Mélanésie, montre à tout moment la mise en œuvre de puissances mystiques conférant à l'objet son efficacité, sa personnalité et sa vie. La considération du soulava (2) dans sa composition, sa forme et ses proportions en fait un moyen mnémotechnique se prêtant à des combinaisons diverses qui rappellent la naissance du monde, la révolution des astres, la succession des générations, l'empire d'un être invisible qui se révèle dans l'équilibre d'une créature humaine ou le rythme d'une mélodie. C'est que, comme l'atteste la considération philologique des grades du Sulkwe, les noms de nombre sont à l'origine des secrets conservés. De provenance maori, ils sont sans doute le propre des sociétés du soleil qui parcourent le bassin du Pacifique pour introduire des monuments mégalithiques et imposer une ère de pacification universelle due à la pratique du canoë. Cette recherche sur le soulava rencontre l'interprétation donnée par Nordenskiöld des quipos (3). Si les quipos sont bien un mode d'expression des révolutions astrales, il devient possible d'en reprendre la lecture. Ils révèlent alors le passage au Pérou d'unités de temps mongoliques, thibétaines et chinoises. D'autre part, la classification du monde conservée par les Zunis dans le Sud-Ouest de l'Amérique du Nord révèle une vertu mystique des nombres analogue à celle qui se retrouve dans la pensée grecque et jusque dans la philosophie ionienne (4). Il y a donc lieu de se demander s'il

(1) R. Lenoir. *Les conditions de la fabrication en Mélanésie.* Revue de l'Institut de sociologie. 5e année, t. II. Janv. 1925.

(2) R. Lenoir. *Le Soulava et la science des nombres.* Revue de l'Institut de sociologie. 6e année, t. II. Mai 1926.

(3) R. Lenoir. *Le Soulava et le Quipo.* Revue de l'Institut de sociologie. 7e année, juillet 1927.

(4) R. Lenoir. *La doctrine des quatre éléments et la philosophie ionienne.* Revue des études grecques, janvier 1927.

ne convient pas de renverser les termes courants. Alors même que nous critiquions Spencer ou Hegel, nous n'avons jamais cessé d'être fidèles à la notion d'évolution. Elle a pour elle l'analogie avec le mouvement normal apparent de tout ce qui vit. Aller du simple au complexe, du confus au complexe différencié était une seule et même chose pour autant que nous pensions tenir dans les sociétés dites primitives le secret des sociétés dites civilisées. Des sociétés dites primitives, où les institutions sont en régression, offrent peut-être au contraire la trace d'influences exercées en des temps soustraits à l'histoire écrite par des civilisations maîtresses de la mer pour être maîtresse des astres et des nombres. S'il en était ainsi, un degré de fidélité plus grand entraînerait plus de complexité peut-être. Il attesterait qu'à aucun moment des comparaisons ne doivent s'établir entre des sociétés présentant des degrés de coalescence et de civilisation différents, tant l'aventure humaine confie parfois sa grandeur aux actes de violence et aux hasards des courants.

Sans doute à la recherche d'une science perdue bien des hommes et des œuvres concourent à leur manière, qui eussent mérité un examen. C'eût été altérer le progrès normal d'un mouvement volontaire. Pour en dégager les aspects fondamentaux, il est peut-être trop tôt. Pour lui demander une leçon, il est temps. Dans la déshérence, dans le manque absolu de traditions secrètes, il a beaucoup attendu des aspects superficiels de la science ; il a beaucoup compté sur la dialectique. Ses tenants avaient une éducation universitaire qui prétendait les enfermer dans le kantisme. Ils avaient mieux : avec les livres de voyages, ils étaient sûrs de rencontrer la vie. Rien n'atteste mieux cette rencontre en ce qu'elle a de tragique pour la pensée confinée dans une spéculation abstraite que les corrections incessantes apportées aux hypothèses, les changements apparents d'orientation, la découverte de faits nouveaux. C'était une grave faute de méconnaître ce qu'il y avait de fécond dans les textes d'Auguste Comte quand il traitait, non sans impropriété, de « fétichisme », ceux de Spencer, quand il établissait l'enchaînement des idées primitives. On ne pouvait y obvier que par une recherche hybride comme le terme barbare de *sociologie* succédant aux prétentions des sociocrates et des physiocrates. Il fallait, au début surtout, dans un milieu philosophique abandonnant l'étude des sociétés aux scien-

ces morales et politiques, que la théorie devance les faits. Il fallait, pour conquérir une autonomie, que la pensée en face des faits se dégage des doctrines, orgueil de la civilisation occidentale, pesanteur qui l'empêche d'avoir des ailes. Il fallait rejoindre la pensée des primitifs par un effort de sympathie, en les laissant s'exprimer eux-mêmes en leur langue, dans leurs mythes. A cette accoutumance, qui n'est ni d'un homme ni d'un jour, nous devons la transformation de toutes les notions dont le vulgarisateur et le public s'emparent pour en faire les thèmes d'une généralisation maladroite. Dans un milieu matériel et spirituel constitué par l'action d'individus les uns sur les autres et l'action d'individus isolés ou en commun sur la nature et de la nature sur eux, il ne saurait être question de faire de l'individu ou de la société une entité. Devant un Banaro ou un Papou, les Aruntas, dont les alliances avec les peuples fondateurs de la civilisation de Tiahuanaco sont évidentes, cessent d'apparaître comme des primitifs. Si les mouvements des foules, les chants, les danses ont une violence soudaine qui secoue les prophètes de Port-Moresby comme elle secouait les cités de la Grèce continentale pendant des siècles, les manifestations collectives des groupes ne sauraient être comprises dans le cadre des psychiâtres en un temps où il n'est plus d'archiâtres. Le totémisme suit le sort de l'animisme et du naturisme : il se résorbe dans un ensemble de faits beaucoup plus étendus. En deçà de la religion et de la magie, le domaine du mana s'étend à tout, efficacité, substance, âme, vie, mais surtout force vitale. Les classifications de parenté recopiées avec des variantes et imposées depuis Mac Lennan paraissent précaires devant la structure politique dont les perturbations entraînent isogamies et hypergamies, teconymies, modifiant la propriété et le droit successoral. Aux termes de phratrie et de clan rendant un compte insuffisant de l'implication liant la vie politique et la vie religieuse, distinctes l'une de l'autre autant qu'un phénomène national peut l'être d'un phénomène international, se substituent le groupe organique constitué par les êtres en symbiose et le groupe mythique conservant en dépit d'une dissémination territoriale, des ancêtres communs, évoqués en commun d'une manière périodique en temps de fête. Débarrassées des notions qui les enserrent, les sociétés apparaissent comme l'expression d'une énergie vitale plus ou moins intense, selon qu'elle affirme

son vouloir-vivre et sa puissance au sein d'une création continuée. Il n'est pas de ville sans architecte ; il n'est pas d'architecte sans sculpteur. Une même entente de l'homme et du monde lie l'acte et la pensée de ceux qui se guident sur les étoiles et les nombres pour fabriquer la machine et l'œuvre d'art inséparables, pour imposer par rayonnement une domination faite d'intelligence et de beauté.

Les résultats obtenus par la France, grâce à sa belle puissance de synthèse, garante d'universalité, agiront d'eux-mêmes sur le monde savant. Ils offrent une promesse de fécondité à un monde trop profondément bouleversé pour ne pas sentir sa dépendance étroite d'une planète dont Swante Arrhenius a dénombré les ressources. Ils ne savent pas davantage : l'oubli est puissant d'une époque tenant de Marx la révélation de son anarchie. Piqués en formules dans un manuel de sociologie, ils sont comme papillon mort. En faire, par un artifice de dialectique, la justification d'une morale civique dont le Manuel de Renouvier dit, dès 1848, toute la puérilité, est une inconvenance. C'est dans l'approfondissement de la vie contemporaine contemplée avec générosité et clairvoyance que nous pouvons retrouver notre meilleur titre à l'humanité. L'œuvre morale et pédagogique de Durkheim est haute, qui fait retour au Second Empire en restituant son prix à la civilisation. L'inquiétude est louable, qui se manifeste dans l'effort de Bouglé pour maintenir, dans leur efficacité propre, les différents aspects de l'activité humaine. Mais une étude de sociologie n'est pas aussi évocatrice que le *Journal des voyages* ou un volume de la Bibliothèque rose. Elle n'a pas l'accent commun à Zola, à Mirbeau, à Paul Adam, à Rosny Aîné, à Jules Romains, à Carco, quand ils appréhendent et expriment avec style l'invisible plasmateur des foules. L'ensemble des études de sociologie ne saurait fixer les destins. Tout au plus faut-il renforcer l'action d'une guerre pour nous rappeler que les aspects fondamentaux de l'être face à la vie et à la mort ne sont comprimés en temps de paix que pour porter, à travers les siècles, l'effort humain. Appréhendés, presque sans paroles, ils nous replacent au sein des mystères, nous qui avons perdu l'art des bergers cher aux Pythagoriciens, en des siècles où trop de loups, dénoncés par Hobbes, attaquent les moutons et croquent les Chaperons Rouges. Le malaise des civilisations moder-

nes vient de ce qu'elles ne peuvent plus, depuis des siècles, vivre. Les révolutions, quand elles les osent, les guerres, quand elles les risquent, révèlent moins le besoin d'un changement ou d'une expansion politique, que le désir d'un retour à des conditions de vie en accord avec les rythmes du monde. La dénonciation des injustices ou des misères masque sous une grande plainte la même détresse imposée par la nostalgie des passés morts. Ce que cachent jalousement les générations aux générations, même dans « la maison des esprits » ne sont-ce pas les étapes de l'expérience humaine ? Est-ce parce qu'elle est réconfortante ou décevante ? Ils ne le savent. Ils sentent s'accumuler sur eux, peser sur eux le poids de quelque chose qui est à la fois la mort et la vie, parce que, sous leurs gestes, sous leurs paroles, ils appréhendent l'invisible. Nouent-ils des relations, ils ne savent discerner la haine et l'amour. Suivent-ils la pente naturelle à l'esprit ? De partout, de l'Océan, des bouquets d'arbres, des plaines et des agglomérations humaines montent les forces élémentaires à l'assaut de l'esprit. Ils obéissent. Un degré de plus. Un acte de courage se réalise qui est indépendance, l'homme sent qu'il évoque d'autres forces quand il nomme, quand il dénombre. La méditation les rassemble, et les fait toucher de l'aile la terre. La musique les libère. Le pragmatisme des religions cesse de s'exaspérer à la mystification des sociétés secrètes. Les fluctuations des peuples et les systèmes des philosophes, vieilles inquiétudes, s'apaisent dans la symphonie, être stable et fluide du nombre propre aux combinaisons infinies de la Fortune. Alors peut-être les sociétés humaines ne font-elles figure de fourmilière que pour permettre de discerner la subtilité du sage de la subtilité d'Œdipe.

RAYMOND LENOIR.